

Regards dialectiques sur la vie du langage: la «biogéologie» du langage de Jules Gilliéron¹

Pierre SWIGGERS

Université KU Leuven (Louvain) – Université de Liège (ULg)

Résumé:

Après une longue période d'investissement «folklorique» dans l'étude des dialectes, l'avènement de la grammaire historico-comparative a amené l'institutionnalisation de la dialectologie. Si dans ses débuts la dialectologie «scientifique» s'est surtout intéressée à l'action des lois phoniques dans les dialectes et au problème de la délimitation des dialectes, l'œuvre de Jules Gilliéron a marqué un tournant épistémologique et «factuel» dans les études, en orientant la recherche dialectologique vers une géographie, une géologie et une biologie du langage. La présente contribution analyse les grandes innovations méthodologiques apportées par les travaux et par l'enseignement de Gilliéron: la mise en rapport de la diversification spatiale et de la stratification dans le temps; le rapport dialectique entre contrainte et liberté, entre évolution et changement; la substitution de l'histoire des mots à l'histoire des sons comme objet d'étude fondamental.

Mots-clés: Jules Gilliéron, géographie linguistique, dialectologie, géologie et biologie du langage, langues «littéraires» vs patois vs dialectes, tournant épistémologique

¹ Le présent texte condense et systématise l'exposé oral (appuyé par un dossier avec des éléments de bibliographie) qui a été fait à l'École Doctorale CUSO, le 6 octobre 2011. Dans l'exposé oral, la partie consacrée à l'histoire de la dialectologie avant et au temps de Gilliéron était plus développée que dans cette version écrite; nous y avons insisté sur les querelles autour des «lois phoniques» et des «limites dialectales». Par contre, dans l'exposé oral les conceptions de Gilliéron concernant l'«évolution» et le «changement» étaient résumées dans leurs grandes lignes. Nous tenons à remercier les auditeurs du colloque à Leysin de leurs remarques.

«Les conférences de M. Gilliéron à l'École des Hautes Études ont renouvelé toute la question du vocabulaire des parlers gallo-romans: elles ont posé toutes sortes de problèmes sur les rapports entre les patois et la langue littéraire et ont abouti à une révision de bien des doctrines sur la phonétique romane [...]. Les conditions qui déterminent les variations du vocabulaire sont infiniment variées. En en mettant quelques-unes en lumière, et en faisant apparaître constamment l'influence d'une langue commune comme le français, M. Gilliéron a fait progresser d'une manière importante la théorie générale du vocabulaire»

(Meillet 1916, p. 65 et 67).

«Que ceux dont Gilliéron a parfois parlé avec rudesse fassent aujourd'hui effort pour imaginer cette lutte intime de son esprit contre les vieilles idoles linguistiques, son éblouissement devant la vérité entrevue [...] il restera de lui deux magnifiques dons qu'il a faits à la France et à la science: l'Atlas, la plus sûre enquête qui ait jamais été faite sur le langage, base nécessaire de toute autre enquête sur les parlers de France, de toute étude future sur l'évolution de ces parlers, et premier modèle de toute enquête ultérieure sur quelque parler que ce soit; et ce principe, dont il est un peu vain de se demander s'il fonde une science ou une méthode nouvelle, mais auquel la linguistique ne pourra plus désormais faillir, que la répartition des faits du langage est elle-même un fait qu'il faut expliquer et par elle-même est génératrice d'explications»

(Roques 1926, p. 219-220).

1. EN GUISE D'INTRODUCTION: POURQUOI RELIRE (OU «REVISITER») GILLIÉRON AUJOURD'HUI?

La régression, voire la disparition de nombreux dialectes sur le terrain de la Romania («*continua*») – comme dans d'autres régions à travers le monde – et l'intérêt accru pour la théorisation «modélisante» en linguistique depuis les années 1950 ont eu un effet dévastateur sur la pratique (recherche et enseignement) de la dialectologie. Si actuellement on peut constater, heureusement, un regain d'intérêt pour les travaux dialectologiques, il n'en reste pas moins que la riche tradition de cette discipline est insuffisamment connue. Or, il suffit d'ouvrir un manuel classique comme

celui de Leonard Bloomfield, *Language* (1933)² pour se rendre compte de l'importance, empirique et théorique, de la géographie linguistique pour la linguistique générale. Dans son ouvrage, Bloomfield consacre un chapitre entier à la «Dialect Geography» (chapitre 19) et parmi les travaux dialectologiques qu'il mentionne figure l'atlas de la Gallo-Romania réalisé par deux hommes: Jules Gilliéron, le linguiste géographe et son collaborateur Edmond Edmont, l'enquêteur. Le nom de Gilliéron revient au chapitre 22 («Fluctuation in the Frequency of Forms»): Bloomfield – pourtant plus familier avec les recherches dans le domaine des langues germaniques – y consacre quelques passages aux travaux de «pathologie linguistique» (plus particulièrement l'homonymie) de Gilliéron. L'auteur y insiste sur l'apport fondamental de Gilliéron à la compréhension d'un problème-clé de la linguistique générale: celui de la variation linguistique dans l'espace, dans ses rapports avec le cours évolutif des langues et des dialectes et avec le comportement des locuteurs au sein de la société.

Mais, à côté de cet argument plutôt théorique, il y a un motif plus pressant, de plus grand poids, pour relire et revaloriser l'œuvre de Gilliéron: c'est celui de son héritage direct en dialectologie. En effet, son œuvre, et plus particulièrement l'*Atlas linguistique de la France (ALF)*³, ainsi que son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études, ont inspiré et modelé les nombreux atlas linguistiques qui ont suivi la publication des fascicules de l'*ALF*. La liste, impressionnante, des travaux qui ont pris l'*ALF* comme modèle ou comme point de référence, parle pour elle-même:

- | | |
|-----------|--|
| 1909-1914 | Iosif POPOVICI, <i>Dialectele romîne din Istria</i> |
| 1910 | Georges MILLARDET, <i>Étude de dialectologie landaise</i> |
| 1910 | Georges MILLARDET, <i>Petit atlas linguistique d'une région des Landes: Contribution à la dialectologie gasconne</i> |
| 1912 | Karl SALOW, <i>Sprachgeographische Untersuchungen über den östlichen Teil des katalanisch-languedokischen Grenzgebietes</i> |
| 1913 | Charles BRUNEAU, <i>Étude phonétique des patois d'Ardenne + Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne + La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne</i> |
| 1913 | Fritz KRÜGER, <i>Linguistische Karten des languedokischen-katalanischen Grenzgebietes</i> |
| 1914 | Adolphe TERRACHER, <i>Les aires morphologiques dans les parlers du Nord-Ouest de l'Angoumois (1800–1900)</i> |
| 1914-1915 | Jules GILLIÉRON & Edmond EDMONT, <i>Atlas linguistique de la Corse</i> |
| 1917 | Oscar BLOCH, <i>Atlas linguistique des Vosges méridionales</i> |
| 1917-1919 | Friedrich SCHÜRR, <i>Romagnolische Mundarten. Sprachproben in phonetischer Transkription + Romagnolische Dialektstudien</i> |

² «Considered by many to be the most important general treatise on language ever written» (Hockett 1984, p. IX).

³ Gilliéron, Edmont 1902-1910.

- 1919 Début des enquêtes d'Antonin DURAFFOUR sur le parler de Vaux-en-Bugey
- 1921 Max Leopold WAGNER, *Das ländliche Leben Sardiniens im Spiegel der Sprache. Kulturhistorische-sprachliche Untersuchung*
- 1923 Fin de la récolte des matériaux pour le *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana* (C. SALVIONI)
- 1923-1939 Antoni GRIERA, *Atlas lingüístic de Catalunya*
- 1924 Début des enquêtes de Jean HAUST pour l'*Atlas linguistique de la Wallonie*
- 1925 L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET & E. TAPPOLET, *Tableaux phonétiques des patois suisses romands, relevés comparatifs d'environ 500 mots dans 62 patois-types*
- 1925 Ugo PELLIS, *Questionario dell'Atlante linguistico italiano*
- 1928-1940 Karl JABERG & Jakob JUD, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (équipe d'enquêteurs: P. Scheuermeier, G. Rohlf, M.L. Wagner)
- 1930 Tomás NAVARRO TOMÁS, *Atlas lingüístico, cuaderno I*
- 1932 Rudolf HALLIG, enquêtes dans la Lozère
- 1933-1935 Ugo PELLIS, enquêtes en Sardaigne
- 1933-1942 Gino BOTTIGLIONI, *Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica* [enquêtes 1928-1932]
- 1935 Gerhard ROHLFS, *Le gascon: étude de philologie pyrénéenne*
- 1936 Carlo BATTISTI, *Dizionario toponomastico atesino*
- 1936-1939 Fritz KRÜGER, *Die Hochpyrenäen* (6 volumes)
- 1937-1939 Enquêtes de Pierre GARDETTE sur les parlers du Forez
- 1938 Premier fascicule du *Dicziunari rumantsch-grischun* [premières enquêtes: 1899-1904]
- 1938-1942 Sever POP & Emil PETROVICI, *Atlasul lingvistic român + Micul atlas lingvistic roman*
- 1939 Projet du *Nouvel atlas linguistique de la France par régions*

2. LE PÉRIPLE MÉTHODOLOGIQUE DE LA DIALECTOLOGIE, DU XIX^{ÈME} AU XX^{ÈME} SIÈCLE

L'œuvre de Gilliéron a constitué si non une rupture profonde, du moins un tournant dans l'histoire de la dialectologie⁴. Avant l'institutionnalisation de la dialectologie, en tant que science auxiliaire de la grammaire historico-comparative, la dialectologie se pratiquait comme une science «folklorique» et se concrétisait dans trois types de publications:

1) L'édition de textes en patois, qu'il s'agisse de chants et de chansons, de poèmes, de légendes ou de contes populaires; cf. les travaux de Théodore Hersart de la Villemarqué ou de François-Marie Luzel pour la Bretagne,

⁴ Cf. Pop 1950, première partie et les contributions in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002.

de Louis de Backer pour le Nord de la France ou de François Fertiault pour la Bourgogne.

2) Des travaux lexicographiques qui prennent la forme d'un glossaire ou d'un dictionnaire bilingue dans lequel le dialecte et le français sont juxtaposés.

3) Un dernier type est constitué par les ouvrages qui traitent de l'origine et de la formation du français dans ses rapports avec les dialectes. Ces essais, qui ne sont pas exempts de considérations spéculatives et de revendications politico-idéologiques, se concentrent avant tout sur l'histoire des dialectes et la constitution de la langue nationale. On peut mentionner à titre d'exemple les *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France* de Jacques-Joseph Champollion-Figeac (1809), les *Mélanges sur les langues, dialectes et patois* d'Eugène Coquebert de Montbret (1831) – où sont intégrés les résultats de son enquête par correspondance de 1807 afin de recueillir une version de la Parole de l'Enfant prodigue dans les divers patois de France –, l'*Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois et de l'utilité de leur étude* de Pierquin de Gembloux, pseudonyme de Charles Claude (1841, deuxième édition 1858) ou *Origine et formation de la langue française* de Joseph Balthazar Auguste Albin d'Abel de Chevallet (1853-1857).

Avec l'avènement du modèle historico-comparatif d'origine allemande au cours du XIX^{ème} siècle, l'étude des dialectes prend une dimension toute nouvelle et devient progressivement une composante méthodologiquement importante de l'approche comparatiste. En effet, les comparatistes se rendaient compte du fait que non seulement la documentation dialectale était là, en accès direct, pour être explorée dans sa grande richesse, mais surtout du fait que la variation géographique avait un double intérêt heuristique: d'une part parce que la dispersion dans l'espace pouvait être corrélée avec des stades historiques et d'autre part parce qu'on comprenait que si l'on voulait saisir les changements linguistiques du passé, il fallait examiner les processus qui se déroulaient à l'époque contemporaine.

L'œuvre des comparatistes allemands a reçu un accueil enthousiaste⁵ – et cela à une époque de haute tension politique – en France, où autour de Gaston Paris et Paul Meyer s'est constitué un groupe de romanistes⁶ qui ont modelé la philologie romane sur un concept scientifique

⁵ Cf. Desmet, Lauwers, Swiggers 2000.

⁶ Les années 1865-1875 ont été déterminantes pour la mise en place institutionnelle de la philologie romane en France: en 1868, G. Paris entre à la Section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des Hautes Études et en 1872, il succède à son père dans la chaire de langue et littérature françaises du Moyen Âge, au Collège de France; la même année, il fonde avec P. Meyer la revue *Romania*, et en 1875, il crée, avec Meyer, la «Société des anciens textes français». L'importance stratégique de Paris ne se limita pas au contexte français: il fut aussi le maître de plusieurs élèves étrangers qui allaient devenir les premiers titulaires de chaires de philologie romane dans leurs pays (cf. Desmet, Swiggers 1990).

mettant à l'avant-plan deux critères: 1) le maniement d'un corpus de documentation aussi complet et aussi fiable que possible; 2) l'emploi d'une méthode historico-comparative qui respecte la régularité du développement des langues. C'est cette philosophie – ou ce style de recherche scientifique – qui est inculqué aux élèves qui fréquentent les cours de l'École pratique des Hautes Études et de l'École des Chartes. Du coup, une nouvelle mentalité de recherche⁷ s'installe en philologie, et G. Paris, en harmonie avec son collègue classiciste et indo-européaniste Michel Bréal, s'en fait le porte-parole. Le glas a sonné pour la philologie à base impressionniste⁸.

Paris a été le maître et protecteur de Gilliéron⁹, qui avait été son élève à l'École pratique de 1876 à 1880 et qui avait pris la succession d'Arsène Darmesteter comme maître de conférences auprès de Paris à la section des langues romanes de l'École pratique en 1883. Gilliéron y enseignera la dialectologie et sera nommé directeur adjoint en 1892, puis directeur d'études à la chaire de dialectologie de la Gaule romane à partir de 1916. En 1887, il fonde avec son disciple l'abbé Rousselot – responsable du laboratoire de phonétique expérimentale créé en 1885 à l'École pratique – la *Revue des patois gallo-romans* (1887-1893)¹⁰, qui s'ouvre d'ailleurs sur un article-programme dans lequel Rousselot présente les exigences méthodologiques auxquelles devrait répondre toute étude dialectale qui se veut scientifique. Cette revue sera relayée par le *Bulletin de la Société des parlers de France*, qui paraît de 1893 à 1898.

C'est d'ailleurs Paris qui a élaboré un programme de recherche pour la dialectologie, consistant tout d'abord en une phase descriptive:

«Pour arriver à réaliser cette belle œuvre [dresser l'atlas phonétique de la France. – P.S.], il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque son, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite

⁷ Une mentalité scientifique qui était en même temps teintée d'idéologie jacobine, comme le montrent les débats entre le groupe parisien et G.I. Ascoli (à propos du francoprovençal) et entre le groupe parisien et les occitanistes de Montpellier et de Toulouse (à propos des limites entre oïl et oc); cf. Desmet, Lauwers, Swiggers 2002.

⁸ Cf. Swiggers 1991.

⁹ La citation suivante de Paris montre à quel point Gilliéron a toujours pu compter sur l'appui de son maître: «Il existe à l'École des Hautes Études une conférence spécialement consacrée à l'étude de nos patois, dirigée par l'homme qui en a vraiment inauguré en France l'étude scientifique, M. Gilliéron. Non seulement, en suivant les leçons de cet excellent maître, les jeunes gens désireux de prendre part à la grande œuvre que je définissais tout à l'heure recevront une direction absolument sûre et précise; mais encore tous ceux qui, retenus loin de Paris, voudront aborder ces études, trouveront auprès de M. Gilliéron les conseils les plus pratiques et les plus précieuses indications. D'ailleurs, avec un disciple qui est promptement devenu un maître à son tour, M. l'abbé Rousselot, M. Gilliéron vient de fonder une *Revue des patois gallo-romans* que je ne puis assez vous recommander et qui est destinée à devenir le centre de tous les travaux de ce genre» (Paris 1888, p. 168-169).

¹⁰ On assiste, la même année encore, à la création d'une autre revue dialectologique à Lyon, à savoir la *Revue des patois* de Léon Clédat, dont les ambitions sont toutefois clairement différentes (cf. Lauwers, Swiggers [éds], 2010).

de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles. Pour dresser de semblables monographies, il n'est pas besoin de posséder des connaissances bien profondes, mais il est indispensable d'employer de bonnes méthodes [...]. Ces conditions [de la lexicographie dialectale. – P.S.], cette méthode on peut aujourd'hui les apprendre [...]¹¹.

Cette partie descriptive doit être complétée par une partie «étymologique» pour laquelle «on doit toujours partir du latin, prendre chaque son et chaque groupe de sons du latin et montrer ce qu'il donne dans le parler de chacune des localités qu'on étudie»¹². À ce clivage peut correspondre une division du travail entre «amateurs» et «spécialistes», les premiers rédigeant des monographies sur le parler d'une commune et les seconds interprétant ces descriptions à la lumière des données historiques. Paris¹³ plaide pour une telle collaboration entre amateurs et hommes de science, tout en marquant la supériorité de l'approche historique. Les premiers travaux de Gilliéron répondront d'ailleurs largement au programme esquissé par Paris.

Mais très tôt, Gilliéron va prendre ses distances par rapport à la tradition comparatiste (de type néo-grammairien) et, de façon particulièrement ferme, par rapport au primat accordé à la phonétique, dans les descriptions de dialectes ou dans les enquêtes sur le terrain. Gilliéron orientera la dialectologie vers une géographie, ou plus exactement une «géobiologie» du langage, prenant comme objet l'histoire des mots «au sein de la société»¹⁴. Son œuvre laissera une empreinte profonde sur les études de romanistique (dialectologie, lexicologie diachronique, grammaire historique, sémantique), mais aussi sur «toute la linguistique historique en général»: «[I]l n'y a pas d'homme qui, depuis qu'il enseigne, ait eu plus d'action sur tous ceux qui ont étudié l'histoire des parlers gallo-romans, l'histoire des langues romanes, et, finalement, toute la linguistique historique en général»¹⁵.

Pour comprendre cet éloge de la part de Meillet, il faut faire la distinction entre 1) la valeur empirique (et plus spécifiquement heuristique) et 2) l'intérêt méthodologique et épistémologique de la géographie linguistique.

1) Du point de vue empirique, l'étude des dialectes a permis de donner une base documentaire plus vaste et plus sûre aux recherches de comparaison linguistique. Meillet était conscient du fait que la géographie linguistique élargissait le cadre de la grammaire comparée, et apportait une ex-

¹¹ Paris 1888, p. 168.

¹² Paris 1881, p. 603.

¹³ Paris 1881.

¹⁴ Nous faisons allusion ici à la définition saussurienne de la linguistique comme branche de la sémiologie et dont l'objet est constitué par l'usage de signes (langagiers) au sein de la vie sociale (cf. Swiggers 2012).

¹⁵ Meillet 1921a, p. 305.

tension à la méthode comparative¹⁶. Là où la grammaire comparée étudie des rapports de correspondance entre des données qui relèvent de différents états historiques de langues diverses rapportées à une langue commune, la géographie linguistique prend comme objet les «mêmes données» linguistiques (les mots de mêmes sens, les formes grammaticales de même valeur) sur l'ensemble d'un seul domaine linguistique.

Or, si la géographie linguistique veut s'insérer dans une méthodologie qui sous-tend de façon globale les recherches de comparaison linguistique, elle doit répondre – aux yeux de Meillet¹⁷ – à trois exigences méthodologiques: 1° les observations doivent être distribuées de manière égale sur l'ensemble du territoire étudié; 2° les faits recueillis doivent être du même ordre (lexical, grammatical, etc.); 3° le questionnaire doit être établi avec soin et manié avec beaucoup de précautions méthodologiques. Les matériaux doivent être reportés sur des cartes exposant un seul fait linguistique. Compte tenu de ces exigences et face aux problèmes¹⁸ – en premier lieu le problème de la comparabilité – que posent les monographies de parlers locaux et les études de géographie linguistique portant sur des aires plus larges, on comprend pourquoi l'*ALF* est aux yeux de Meillet «un instrument de travail supérieur à tout ce qu'elle [la grammaire comparée] possédait et précisément adapté à ses besoins»¹⁹.

2) Quant à l'intérêt méthodologique et épistémologique de la géographie linguistique, on constate que Meillet valorise son double apport à la linguistique historique et à la linguistique générale.

En premier lieu, les études de géographie linguistique ont montré, selon Meillet, que si le dialecte²⁰ même ne se laisse pas définir avec une précision absolue²¹, la délimitation se fait en fonction de traits et de structures linguistiques. Tout comme dans le domaine indo-européen, où il importe d'opérer avec des superpositions de lignes d'isoglosses, la dialectologie gallo-romane a montré que chaque fait linguistique a ses frontières propres, et que le dialectologue doit se fonder sur des faisceaux d'isoglosses, qui indiquent des limites – flottantes, mais réelles – entre de grandes aires dialectales. Bref, la géographie linguistique confirme la réalité, à un premier niveau de recherche linguistique, des faits linguis-

¹⁶ Meillet 1925.

¹⁷ *Ibid.*, p. 62-63.

¹⁸ Un autre problème réside dans l'hétérogénéité des parlers locaux (*ibid.*, p. 54, p. 60 et p. 61), d'où aussi le problème du choix des informateurs.

¹⁹ *Ibid.*, p. 65.

²⁰ Il convient de noter aussi que Meillet n'a jamais considéré le dialecte comme une cellule close, mais qu'il a, au contraire, toujours insisté sur le bilinguisme (ou la diglossie) et sur les rapports entre les patois et la langue standard (cf. Meillet 1931; 1932; 1933 et 1936, p. 93, p. 146 et p. 190).

²¹ Cf. la citation suivante: «À prendre les choses à la rigueur, il n'y a donc, dans le cas idéal considéré, que des limites particulières de faits linguistiques; il n'y a pas de limites de dialectes, car les lignes des divers faits se croisent, et ne coïncident jamais que par accident» (Meillet 1908, p. 3).

tiques, et la validité d'une recherche ciblée sur les homomorphies et divergences de faits, quitte à y superposer des unités construites par abstraction ou par généralisation (probabiliste) ou par référence à des attitudes de locuteurs²². C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'affirmation de Meillet selon laquelle la géographie linguistique a permis de résoudre le «problème du dialecte»²³.

Deuxièmement, la géographie linguistique apporte une dimension explicative, au plan de l'histoire de la langue, à la linguistique historique. Par sa méthode géographique et, davantage, géologique, Gilliéron est parvenu à mettre en rapport des phénomènes spatialement et temporellement homogènes (la synchronie dialectale vers 1900) pour en dégager des développements longitudinaux (diachronie). Plus particulièrement, pour les recherches comparatives, la géographie linguistique est un instrument microscopique qui permet de décrire en détail des étapes intermédiaires²⁴ entre une période de communauté linguistique et la séparation ou dialectalisation subséquente sous l'action de facteurs linguistiques, psychologiques et culturels.

Aux yeux de Meillet, la dialectique entre éléments et système que la géographie linguistique permet d'apprécier dans le détail est un apport innovateur à la linguistique historico-comparative, qui a tout intérêt à considérer des séries de faits en leur donnant leur place dans une histoire des systèmes linguistiques:

«La géographie linguistique a eu le mérite de mettre en pleine évidence la singularité de l'histoire de chaque mot, de chaque forme. Mais cette singularité a sa place dans des ensembles systématiques, et qui envisagerait les faits isolés sans se les représenter dans ces ensembles risquerait de commettre des erreurs pires encore que le linguiste qui envisage exclusivement des ensembles et n'étudie pas avec une critique assez sûre chacun des faits particuliers dont sont faits ces ensembles»²⁵.

²² Meillet 1918 et 1921b, p. 81-82 et p. 104; cf. Swiggers 1985.

²³ Cf. la citation suivante: «On s'était souvent demandé comment tracer les limites entre les dialectes. D'une part, le dialecte apparaissait comme un ensemble offrant des caractères particuliers et s'opposant à d'autres dialectes. De l'autre, on n'arrivait pas à trouver aux dialectes des limites précises. Autrefois, un observateur parti de Bordeaux pour déterminer la limite entre les parlers gallo-romans du Nord et du Midi, avait dû renoncer à marquer une frontière et s'était arrêté sans avoir terminé son travail. Il a suffi de rapprocher les cartes pour apercevoir la vérité» (Meillet 1925, p. 66).

²⁴ Cf. Meillet 1911.

²⁵ Meillet 1925, p. 70-71.

3. UN REGARD SUR L'HOMME:

JULES GILLIÉRON (1854-1926)

Qui était le maître d'œuvre de cet ouvrage monumental, l'*ALF*?

Né à Neuveville, le 21 décembre 1854, Jules Gilliéron fit ses études à l'Académie de Neuchâtel (où il eut Cyprien Ayer²⁶ comme professeur); avant de se présenter aux épreuves, Gilliéron fit un voyage en Orient (son journal de voyage a été conservé et est déposé à la Bibliothèque nationale de Berne), en compagnie de son frère Alfred. En automne 1875, il se présenta aux examens, mais ayant reçu le rapport sur ses examens, il s'adressa au Conseil de la Faculté pour demander qu'on ne lui décerne pas le diplôme (décision dans laquelle il fut appuyé par son père):

«[J]e me vois dans la nécessité de refuser le diplôme que vous êtes disposés à me donner par *bienveillance*, avec la mention de *suffisant*, en qualifiant mon examen d'inférieur à tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent pour l'obtention de ce titre [...]. Je vous prie de ne pas prendre la peine de me décerner un diplôme que je refuse absolument, vu les conditions dans lesquelles il m'est offert»²⁷.

En hiver 1875, Gilliéron s'inscrivit à l'Université de Bâle et y suivit les cours de Jacob Burckhardt, Friedrich Nietzsche²⁸ et Jules Cornu; ce dernier conseilla à son jeune élève d'aller suivre les cours de Gaston Paris et de Paul Meyer – dont il avait lui-même suivi l'enseignement – à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École des Chartes.

En 1876-1877, Gilliéron fut auditeur aux cours de G. Paris, de M. Bréal, d'A. Darmesteter et de L. Havet à l'École Pratique des Hautes Études, et de P. Meyer à l'École des Chartes. Il s'attela à la rédaction d'une thèse, qui fut présentée et publiée en 1880 sous le titre *Le patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*²⁹. De 1878 à 1897, Gilliéron enseigna l'allemand au collège Chaptal, charge qu'il combina, à partir de 1883,

²⁶ Celui-ci, dans son *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand* (Ayer 1878), avait reconnu l'intérêt fondamental des études portant sur des dialectes sans tradition écrite: «Dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture, la prononciation ne dépend jamais des caprices de l'orthographe, comme ç'a été le cas pour le français, mais elle est soumise aux influences naturelles du milieu géographique, c'est-à-dire de l'altitude, du sol, du climat, et par suite du genre de vie des populations qui la parlent» (p. 7).

²⁷ Nous citons ici un passage du texte de Georges Redard sur «Jules Gilliéron en Orient», tel qu'il figure dans Pop, Pop 1959, p. 154.

²⁸ Ceux-ci sont évoqués, en note, dans le livre Gilliéron 1923, p. 126-127: «Ceux qui estiment que la phonétique n'a pas pour but unique d'étudier comment on démolit une langue, trouveront dans l'Atlas de la Corse une ample matière à observation. Paraphrasant le dire d'un de mes maîtres, aussi consciencieux dans l'enseignement de l'histoire, que l'était peu son illustre collègue, Nietzsche, dans l'enseignement du grec: "Ja, meine Herrn, ohne Paris wäre die Welt unvollständig", je dirai que la phonétique sans la Corse serait incomplète, mon assertion dût-elle étonner mes lecteurs, comme celle de Jakob Burckhardt devait étonner son auditoire allemand».

²⁹ Gilliéron 1880; cf. aussi son atlas phonétique du Valais roman (Gilliéron 1881).

avec un enseignement à l'École Pratique des Hautes Études portant sur les «patois vivants de la France», en rapport direct avec les variations dialectales de l'ancien français. Gilliéron a continué son enseignement à l'École jusqu'à l'année de sa mort (1926). Son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études prit d'abord la forme d'une «conférence», ensuite celle d'une «Section de Dialectologie de la Gaule romane», dont Gilliéron fut nommé directeur adjoint en 1892 et directeur d'études en 1916.

Sur l'enseignement de Gilliéron nous avons les témoignages de quelques-uns de ses élèves, qui en ont retenu l'intensité presque dramatique, les élans de passion scientifique et quelquefois de colère, mais aussi le souci de la discussion ouverte et de l'honnêteté scientifique³⁰.

«De stature herculéenne, la figure vivement colorée, il faisait retentir de sa forte voix les locaux ordinairement silencieux de l'École des Hautes Études. Il arpentait la petite salle à grands pas, heurtait violemment le tableau sur lequel il épinglait les cartes linguistiques, interpellait ses auditeurs, les harcelait, provoquait la contradiction pour pouvoir l'écraser. Quand les deux heures de ces conférences passionnées étaient écoulées, Gilliéron amenait chez Balzar les plus intimes de ses élèves; et nous buvions des demis. Et comme les discussions continuaient assez vives, nous buvions beaucoup de demis. Il est presque inutile de dire que nos voisins et nos voisines regardaient parfois avec étonnement cet homme puissant et ces jeunes gens parler avec tant de chaleur d'abeilles, de guêpes, de mouches à miel et semblaient se demander avec inquiétude quels étaient ces êtres aux noms mystérieux que nous appelions *ep*, *cep*, *mouchep*; et pourtant c'étaient bien les ancêtres de nos auditeurs involontaires qui avaient ainsi nommé la simple abeille.

Quand il s'avancait, la taille haute, coiffé d'un chapeau aux larges bords, appuyé sur une canne de montagnard, une pipe de terre à la bouche, qui aurait pensé, en le voyant, se trouver en présence d'un chercheur, d'un savant, d'un homme qui passait ses journées, penché sur les cartes d'un atlas»³¹.

C'est en conjonction directe avec son enseignement de dialectologie que Gilliéron a conçu le projet d'un atlas des dialectes français. L'*ALF* est l'entreprise à laquelle Gilliéron a voué trois-quarts de sa carrière. Réalisé avec l'aide d'un seul collaborateur (E. Edmont)³², l'*ALF* fut en quelque

³⁰ Cf. aussi le témoignage de L. Spitzer (Spitzer 1926) et les «souvenirs» de S. Pop, A. Grieria, J.U. Hubschmied, G. Bottiglioni (Pop, Pop 1959, p. 178-193); cf. également les notices nécrologiques de S. Pop (Pop 1927) et de B.A. Terracini (Terracini 1926).

³¹ Bloch 1929, p. 657-658.

³² Tout au long de sa carrière, Gilliéron a pris la défense de son collaborateur non-linguiste, en qui il avait une confiance absolue. Cf. Gilliéron 1923, p. 67 et p. 145: «Je ne me fie qu'aux matériaux qui ont été recueillis indépendamment de toute préoccupation étymologique, phonétique, folklorique ou autre. L'irrégularité de ceux d'Edmont me plaît, et convient à mes travaux, la régularité de ceux qu'expose M. Gauchat me déplaît et ne convient pas à mes travaux»; «[j]e savais bien, M. Edmont, que de tous ceux que j'ai connus depuis 40 ans que j'enseigne à l'École des Hautes Études, en qualité de *parjedā* de dialectologie, vous étiez le seul à qui je pouvais confier un travail dont, après expérience, je me sentais tout-à-fait incapable, le seul à pouvoir me fournir des matériaux sincères» (cf. aussi *ibid.*, p. 74, p. 117 et p. 127).

sorte le remaniement d'un projet entamé dès 1883 par Gilliéron, celui d'un atlas phonétique de la France (conformément au souhait exprimé par G. Paris)³³. Les enquêtes commencèrent en août 1897 et prirent fin au printemps 1901³⁴. En quatre ans, Edmont visita 992 localités; dans 638 points³⁵ le questionnaire (qui s'augmenta de 1421 à 1920 questions) fut rempli³⁶. Le report des réponses (environ un million) sur les cartes fut l'œuvre de Gilliéron; l'*Atlas* fut publié de 1902 à 1910 et inaugura une nouvelle tradition, celle de la géographie linguistique à base d'enquêtes orales menées sur une grande échelle³⁷.

4. L'HISTOIRE DES MOTS:

DE LA GÉOGRAPHIE À LA GÉOLOGIE

Quelles sont les raisons qui expliquent pourquoi Gilliéron a eu recours à la géographie du langage? Il y a d'abord l'intérêt que Gilliéron portait – dès son enfance – à l'histoire, et surtout à l'histoire des grands ensembles: histoire des phénomènes géologiques, des civilisations, des langues. Ensuite, la géographie était pour lui le reflet, en synchronie, de processus temporels qui avaient laissé des sédimentations spatialement reconnaissables (l'idée apparaît déjà en 1883, avec application à la phonétique)³⁸.

À cette conception, ses travaux sur les patois apporteront la confirmation décisive.

«Prononcer *sans examen géographique* que tel point de l'aire **serrare** par exemple a tiré régulièrement du mot latin **resecare* sa forme actuelle **resega**, c'est s'exposer cent fois à commettre une erreur capitale pour n'avoir qu'une fois la chance de rencontrer la vérité»³⁹.

³³ «La grande tâche qui s'impose à nous, et qui ne peut s'exécuter que par la collaboration active et méthodique des savants de la France entière, est de dresser l'atlas phonétique de la France, non pas d'après des divisions arbitraires et factices, mais dans toute la richesse et la liberté de cet immense épanouissement» (Paris 1888, p. 168).

³⁴ Cf. Simoni-Aurembou 2002.

³⁵ Un point a fait l'objet de deux enquêtes; l'*ALF* est donc basé sur 639 questionnaires remplis.

³⁶ Dans la majorité des points, une seule personne a été interrogée. Dans plus de 70 localités, deux personnes ont répondu au questionnaire. Dans huit villages, trois ou quatre personnes ont été interrogées.

³⁷ Pour l'insertion de l'œuvre de Gilliéron dans l'histoire des études dialectologiques, cf. Desmet, Lauwers, Swiggers 2002.

³⁸ Cf. le compte rendu de Ch. Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Étude de phonétique et d'ethnographie* (1882) par Gilliéron (Gilliéron 1883); cf. aussi Gilliéron 1896.

³⁹ Gilliéron, Mongin 1905, p. 25.

«C'est l'étude des cartes de l'*Atlas linguistique* qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici: la distribution géographique du mot»⁴⁰.

La géographie linguistique, l'examen de la dispersion dans l'espace de traits ou de formes linguistiques, se base sur l'examen de cartes linguistiques, où le dialectologue distingue, à l'aide de procédés graphiques (hachures, grisés, couleurs), des aires linguistiques distinctes, occupées par les types lexicaux⁴¹.

L'adoption de la perspective géographique implique, pour Gilliéron, deux décisions:

1) celle de refuser le concept opérationnel de *patois*, «cette fausse linguistique dénommée patois, cette conception d'une commune ou même d'un groupe qui serait resté le dépositaire fidèle d'un patrimoine latin»⁴². À l'unité artificielle de patois, Gilliéron oppose l'unité lexicale: l'*individualité des mots*. C'est l'histoire des mots qui permet de construire une chaîne continue, alors que les patois sont «une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour»⁴³;

2) corrélativement, la notion de *loi phonétique* n'est plus au centre du changement linguistique: de phénomène temporel, au départ individuel et physiologique, elle devient progressivement un phénomène spatial, social et psychique, tout en conservant bien sûr son inscription dans le temps.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 3-4. Cet article est une discussion méthodologique prenant comme point de départ la carte donnant les formes qui correspondent à la notion de 'scier' dans le Midi.

⁴¹ Cf. la schématisation de la carte consacrée à l'«abeille» (la première carte de l'*ALF*) telle qu'on la trouve à la fin de l'étude de Gilliéron sur la généalogie des mots qui désignent l'abeille (Gilliéron 1918, carte hors texte).

⁴² Gilliéron, Mongin 1905, p. 27. Les auteurs parlent même du «mensonge» des patois: «Mais dans ce noyau qui paraît constituer l'âme même du patois, des informations éparses font apparaître quelquefois des formes *vieilles* par où se révèle un substrat phonétique qui n'a pas laissé de trace et qui est en désaccord avec ce qu'on est tenté de définir comme la tradition phonétique locale. Nous assistons même à des retours en arrière, à des phonétisations rétrogrades qui répondent à un appel venu du dehors, à des méprises engendrées par une similitude accidentelle. [...] Nulle part nous n'avons la certitude de saisir une tradition phonétique fidèle: nous entrevoyons une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour, quelquefois contradictoires, quelquefois concordantes, et ce mouvement du latin initial s'échelonne sur un espace de 1500 ans. [...] Nous croyons être en face de la tradition phonétique; nous n'atteignons qu'un simulacre qui reproduit par hasard un état déjà traversé, qui pourrait mille fois ne pas le reproduire. Et ce mensonge chronologique suppose nécessairement un mensonge géographique: soit qu'il y ait eu substitution pure et simple de langage, soit que le mot qui perd alors sa pureté locale ait seulement obéi à une impulsion exotique. À tout moment nous nous heurtons à de faux indigènes qui sont des acclimatés, à des mots qui, dans quelque ordre que ce soit – lexicologique, phonétique, sémantique – et à quelque degré que ce soit, ont emprunté ou leur vie tout entière ou une partie de leur vie. Les patois individuels sont le perpétuel mensonge chronologique et géographique: la géographie seule, par ses aspects et l'interprétation inéluctable de ces aspects, est capable de circonscrire autour du mot les limites de temps et d'espace qu'il ne doit pas dépasser» (*ibid.*, p. 26-27).

⁴³ *Ibid.*, p. 26.

La conception géographique et, bientôt, géologique du langage⁴⁴ se développe dans la mesure où s'élabore l'*ALF*. Cet atlas, conçu comme «un recueil de matériaux devant servir à l'étude des patois de la France romane et de ses colonies linguistiques limitrophes», représente les aires de distribution de faits lexicologiques, phonétiques, morphologiques et syntaxiques de 638 parlers à distances à peu près égales les uns des autres (en évitant les centres urbains)⁴⁵. L'*ALF* est en quelque sorte la réalisation «par saccades» de l'entreprise massive qu'avait souhaitée G. Paris en 1888, à savoir la constitution d'un «grand herbier national des patois français»⁴⁶. L'*ALF* se veut un enregistrement synchronique rigoureux, par prises instantanées, des emplois linguistiques individuels saisis sur le vif⁴⁷, et nullement retravaillés par l'enquêteur ni par le dialectologue. La méthode interprétative se veut conforme au calcul des probabilités.

Dans l'interprétation des cartes de l'*ALF*⁴⁸, deux aspects cruciaux – marquant la transition de la géographie à la géologie et à la biologie⁴⁹ – sont à distinguer:

⁴⁴ Pour Gilliéron, l'approche géographique apporte une perspective proprement scientifique: «En voulant soustraire la linguistique à l'examen de la géographie on la diminue d'un facteur puissant – le plus puissant peut-être – qui peut lui donner le droit d'être considérée comme une véritable science» (Gilliéron 1915, vol. II, p. 10).

⁴⁵ L'entreprise reposait sur une répartition méthodologiquement réfléchie du paysage dialectal: la France romane (avec la Belgique wallonne et la Suisse romande) a été découpée en 10 secteurs et dans chaque secteur 100 points théoriques ont été fixés en allant du centre à la périphérie. Des 1000 points, Edmont en a prospecté 992; les résultats publiés concernent 638 points (cf. Pop, Pop 1959, p. 74-76 et la description, comportant quelques erreurs, de Julien Martel [Martel 1959]).

⁴⁶ Paris 1888, p. 168.

⁴⁷ «Les réponses que nous reproduisons dans nos cartes représentent toujours l'inspiration, l'expression première de l'interrogé, une traduction de premier jet» (Gilliéron 1902, p. 7). C'est explicitement à cette approche «concrète» que se rattachent Jaberg et Jud dans leur *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (Jaberg, Jud 1928-1940): «[e]in Sprachatlas erstrebt nicht die Darstellung lautlicher Normal- oder Idealformen. Sein Gegenstand ist nicht der Sprache, sondern das Sprechen. Das Wort erscheint nicht in einer Durchschnittsform, sondern in seiner momentanen Verwirklichung, wobei sein lautliches Gewand durch den Satz, dem es eingefügt ist, oder bei isoliertem Abfragen durch die momentane Bewusstseinslage des Befragten bedingt ist» (Jaberg, Jud 1928, p. 240).

⁴⁸ Pour les lectures qu'on peut faire de l'*ALF*, cf. Brun-Trigaud, Le Berre, Le Dù 2005.

⁴⁹ Dans leur notice à propos du travail Gilliéron, Mongin 1905, Louis Gauchat et Jules Jeanjaquet ont, de façon très judicieuse, relevé cette transition: «Cette recherche, qui rappelle les procédés de la géologie, conduit à l'aire primitive SERRARE, datant de l'époque de la romanisation du pays [...]. Recueillir les traces directes et indirectes d'anciens types lexicaux à l'aide des cartes de l'Atlas, aussi de celles où ils apparaissent avec des significations nouvelles ou dans des dérivés, s'en servir pour reconstituer les couches lexicales successives du sol de France, tel est donc l'objectif de la géographie linguistique. C'est en même temps réfléchir sur les causes de ces refoulements et supplantations ou faire de la biologie linguistique» (Gauchat, Jeanjaquet 1920, p. 158-159). J. Gilliéron et J. Mongin s'en étaient tenus à relever la continuité entre géographie et géologie: «[N]ous devons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse. C'est l'étude des cartes de l'Atlas linguistique qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici: la distribution géographique du mot. Ces cartes doivent être coloriées comme celles des géologues: abstraction faite des différences secondaires, les vocables patois se groupent par types, et ces types distincts couvrent des aires distinctes qu'il

1) *l'interprétation générale de la variation* (ou de la variété) qu'on observe;

2) *la reconstruction des processus historiques.*

Dans les deux cas, Gilliéron propose des vues intéressantes.

Se gardant de délimiter les aires par des frontières linguistiques nettes, Gilliéron propose une conception *graduelle* des variantes linguistiques. L'unité relative d'une aire linguistique est le produit de conditions sociales qui excluent la «différenciation à l'infini de la matière lexicale»⁵⁰, plus précisément le produit de l'influence (normative) des centres intellectuels, sociaux, politiques et religieux. La différenciation est toujours dans un rapport dialectique avec l'uniformisation.

Les langues tendent, d'une part, à la différenciation en patois ou parlars populaires, différenciation qui est le signe de l'état vital de la langue (comme le prouve la floraison d'étymologies populaires⁵¹). À cette fragmentation s'oppose, d'autre part, la tendance à l'uniformisation, garantie par l'importance et la pression sociales de la langue littéraire⁵². À l'opposé des patois, la langue littéraire est caractérisée par une prise de distance par rapport aux déviations de l'usage populaire. Toutefois, son développement linguistique est analogue à celui des patois⁵³.

Entre le patois et la langue littéraire, caractérisée par un centre national unique, se situe le dialecte, régi de son côté par un centre régional⁵⁴. Les dialectes représentent l'état de centralisation «vers lequel s'acheminent nos patois avant d'être absorbés par la langue littéraire»⁵⁵. Cet accaparement progressif des patois par la langue littéraire rencontre une opposition des patois et amène une scission: à mesure que «l'élément cultivé de la société»⁵⁶ abandonne l'utilisation du patois, celui-ci se diffé-

convient de désigner aux yeux par une couleur» (Gilliéron, Mongin 1905, p. 3). Dans la suite de leur travail, Gilliéron et Mongin manient une terminologie à coloration biologique; cf. «[à] un moment donné de la vie de ses patois l'aire bleue a cessé de tolérer un *re-* qui créait un faux sens» (*ibid.*, p. 18); cf. aussi *ibid.*, p. 21, à propos de la «palingénésie» d'images expressives.

⁵⁰ Cette idée est illustrée surtout dans les travaux que Gilliéron a publiés à partir de 1919.

⁵¹ «C'est à toutes les époques de la langue que se manifeste l'étymologie populaire, et qu'elle soustrait aux lois phonétiques des mots qu'elles auraient broyés et la plupart du temps condamnés à produire des équivoques et par conséquent à provoquer et à activer l'emprunt à des langues étrangères, notamment au latin classique» (Gilliéron 1918, p. 224-225); «[j]e veux chercher à convaincre que 'La faillite de l'étymologie phonétique' n'est pas un titre de réclame, mais qu'il renferme l'expression exacte de ma pensée, que je résume ainsi: l'étymologie primaire n'a souvent qu'une valeur fugitive; une fois embarqué, le mot français vogue où le pousse le français, obéit à l'étymologie populaire, devient papillon, de chrysalide qu'il était et à l'état de quoi il reste selon les lexicographes» (Gilliéron 1922, p. 19). Par son appréciation de l'action (quasi omniprésente) de l'étymologie populaire, Gilliéron s'oppose nettement à Saussure, qui réduit l'étymologie populaire à une anomalie. Il se rapproche davantage des conceptions de Hugo Schuchardt, par l'opposition véhémement à une étymologie formaliste, découpée des réalités extralinguistiques et de la personnalité des sujets parlants (cf. Swiggers 2000).

⁵² Gilliéron 1919, p. 67.

⁵³ *Ibid.*, p. 34-35.

⁵⁴ Gilliéron 1918, p. 58.

⁵⁵ Gilliéron 1919, p. 9-10.

⁵⁶ Gilliéron 1923, p. 96.

rencie à son tour de la norme nationale en s'alimentant à des aires voisines.

L'unité des variantes linguistiques est elle-même un concept relatif. Aussi bien au niveau lexical qu'au niveau phonétique, la communauté linguistique est le produit d'une œuvre d'uniformisation et d'assimilation. Gilliéron insiste sur la non-homogénéité lexicale du patois: tout patois présente une quantité considérable de mots empruntés (c'est l'inégalité de *souche*), et les mots ont été introduits à des moments différents (c'est l'inégalité d'*entrée*). Cette double inégalité lexicale est responsable de l'inégalité phonétique du patois, qui est détruite progressivement au moyen de retouches phonétiques légères⁵⁷. Si les patois se distinguent entre eux par «un noyau lexical représentant une tradition phonétique», Gilliéron relativise en même temps leur unité en attirant l'attention sur leurs variations à l'infini⁵⁸ et en insistant sur le travail d'uniformisation lexicale et d'assimilation phonétique qui les précèdent:

«Il est clair que l'uniformité lexicale présente d'une aire comme **resecare** ou **sectare** est un aboutissant, qu'elle n'est non pas *unité*, mais *uniformisation* [...]. Un noyau lexical représentant une tradition phonétique s'assimile les apports de tous les âges avec un sentiment des équivalences qui varie naturellement à l'infini selon les patois et le moment de ces patois. L'œuvre de l'assimilation se fait par des étapes»⁵⁹.

Le dialectologue explorant le paysage linguistique doit donc dégager les couches de formation qui ont conduit à l'état présent des patois. Si le recensement des formes dans l'espace, au plan synchronique, est affaire de géographie linguistique (la distribution de types lexicaux), l'interprétation requiert une phase *géologique* et une phase *biologique*. La phase géologique consiste à restituer la chronologie des étapes lexicales, à situer les diverses couches lexicales et à définir leurs rapports. L'explication des rapports de succession, de superposition (partielle ou totale) relève de la biologie du langage, l'étude de la vie des patois. Au centre de cette biologie se trouvent les concepts d'*évolution* et de *changement*.

⁵⁷ Gilliéron, Mongin 1905, p. 25-26.

⁵⁸ Gilliéron 1919, p. 124-125 et p. 133.

⁵⁹ Gilliéron, Mongin 1905, p. 25-26.

5. AU CŒUR DE LA VIE DU LANGAGE: ÉVOLUTION ET CHANGEMENT

L'*ALF* est l'instrument qui permet à Gilliéron de faire «l'histoire linguistique de la France»⁶⁰. L'entreprise qui consiste à interpréter les matériaux bruts de l'*ALF* est une «stratigraphie des mots dans l'histoire des faits linguistiques»⁶¹. L'étude sur les noms de l'abeille⁶² est éminemment représentative de cette *Wortgeschichte* à travers l'espace. Gilliéron y replace les mots dans leur milieu naturel, c'est-à-dire celui de la diversité infinie des besoins, des états sociaux, des «mille manières de sentir et d'agir»⁶³. La synchronie instantanée que reproduit la carte est le condensé d'une histoire complexe des mots, «et par là des choses et des idées»⁶⁴. La géographie linguistique se convertit ainsi en une géologie des usages linguistiques, en une chronologie de couches linguistiques, où l'élément pivot est le *mot*:

«Un mot a ses conditions géographiques précises qu'il importe avant tout de déterminer. Un fait géographique est souvent la clef de son histoire. De par les conditions géographiques, une étymologie, possible ailleurs, est impossible là. [...] Nous devons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse»⁶⁵.

Par rapport aux néo-grammairiens, Gilliéron introduit un changement de perspective radical: les lois phonétiques ne sont pas des formules captant le changement linguistique, mais elles sont vues comme des principes exerçant leur régime implacable sur l'évolution des langues, créant par là des conditions de changement. Il nous semble en effet utile de distinguer deux dimensions: celle de l'*évolution*, le cours évolutif «naturel» du langage, qui tout en étant «libre», aboutit à des situations contraignantes, et celle du *changement*, la modification introduite dans la langue par les locuteurs, et cela à la suite d'un état de contrainte. Le changement est donc toujours un nouvel état auquel on aboutit par réaction à un état anté-

⁶⁰ Gilliéron 1902, p. 3. C'est là le programme qui sous-tend le travail Gilliéron, Roques 1912.

⁶¹ Gilliéron 1918, p. 1.

⁶² Gilliéron 1918. Ouvrage imposant, par l'étendue de la documentation, mais aussi par la force imaginative qui le sous-tend, la *Généalogie des mots qui désignent l'abeille* a fait l'objet de nombreuses appréciations (pour une liste des comptes rendus, cf. Lauwers, Swiggers 2002a, p. 201-202), qui mériteraient un examen détaillé; pour une prise de position qui, en fait, vise l'œuvre presque entière de Gilliéron et de certains de ses disciples, cf. Millardet 1923 (cf. Swiggers 2009). Fidèle à son anti-dogmatisme, Gilliéron écrira en 1922: «Mon livre sur les noms de l'abeille n'est qu'une ébauche» (Gilliéron 1922, p. 31, en note). La première partie de *Thaumaturgie linguistique* (Gilliéron 1923, p. 9-121) consiste en un approfondissement, une justification et, là où il y a lieu, une rectification des idées exposées dans la *Généalogie*.

⁶³ Gilliéron 1922, p. 45.

⁶⁴ Gilliéron, Mongin 1905, p. 4; Gilliéron 1918, p. 3-4.

⁶⁵ Gilliéron, Mongin 1905, p. 3.

rieur ressenti comme pathologique et comme entravant la communication langagière. Cette distinction permet de saisir le positionnement de Gilliéron par rapport à la linguistique historico-comparative: celle-ci, s'intéressant en premier lieu à la loi phonique, s'est occupée des processus aveugles affectant les sons⁶⁶ (processus de mutilation) et les sens (processus affectant les rapports entre formes et significations), mais ne s'est pas occupée des changements lexicaux conscients, qui opèrent non sur des séries, mais sur des éléments discrets. Gilliéron en vient ainsi à opposer «l'étymologie (traditionaliste)», celle des «étymologistes»⁶⁷ à l'explication de la véritable «histoire» d'un mot, qui se fonde sur un travail de géographie (et géologie) linguistique:

«Les étymologistes vous diront que *mouchette* “moucheron” de nos parlers français actuels est un diminutif de *mouche*. Cela est vrai étymologiquement, mais cela n'explique pas son existence historique, que la géographie linguistique nous révèle. Le *mouchette* “moucheron” d'aujourd'hui n'est qu'un resuscité d'un ancien *mouchette* “moucheron” antérieur à la venue de *mouchette* “abeille”»⁶⁸.

L'évolution du langage se produit en dehors du contrôle exercé par le sujet humain: elle est ébranlée par des développements dans la réalité (l'univers extralinguistique) et par des développements dans l'univers intralinguistique, où certains processus affectent la forme et / ou le sens des mots⁶⁹, sans que le sujet linguistique n'intervienne. On constate que les mots s'usent formellement et subissent des altérations (éventuellement par une analogie inconsciente⁷⁰ ou par une dérivation débridée) et qu'au plan sémantique, il y a des emplois abusifs de mots. Dans un tel modèle, il n'est pas étonnant qu'un phénomène «régulier» comme la loi phonique soit conçu comme une donnée physiologique, voire comme la réalisation prototypique du déterminisme dans la vie du langage. Les mutations phonétiques ne se laissent pas expliquer: elles relèvent du «mystère physiologique»⁷¹, c'est-à-dire des «lois auxquelles nous devons obéir fatalement»⁷². Leur régime «implacable»⁷³ va toujours dans le sens d'une usure,

⁶⁶ Gilliéron s'est toujours opposé à une pratique de l'étymologie qui ne s'appuie que sur les données de la phonétique historique (cf. Gilliéron 1919 et 1922).

⁶⁷ Cf. le titre du livre Gilliéron 1922; sur les conceptions de Gilliéron en matière d'étymologie (ou, mieux, contre l'étymologie classique), cf. Hillen 1973 et Chaurand 2002.

⁶⁸ Gilliéron 1923, p. 31; cf. aussi p. 109, où l'auteur oppose «l'étymologie» d'un mot à «l'historique» de celui-ci.

⁶⁹ Gilliéron s'est surtout intéressé, dès le début de sa carrière, aux évolutions phoniques incontrôlées. Dans ses travaux postérieurs, il mentionne aussi «la libre évolution sémantique» (cf. Gilliéron 1922, p. 1); celle-ci s'oppose à un changement déterminé, le plus souvent à la suite d'une (nouvelle) étymologie populaire.

⁷⁰ L'analogie peut aussi avoir une fonction thérapeutique: dans ce cas-là, elle relève du *changement* linguistique; cf. à ce propos Gilliéron 1919, p. 55-56.

⁷¹ *Ibid.*, p. 133.

⁷² Gilliéron 1918, p. 262.

de manière incontrôlée: «Les mots s'usent indépendamment de notre volonté sous l'action triturante des lois phonétiques»⁷⁴ – et, par conséquent, une foule de [mots] disparus sont des «déchets de l'usure phonétique»⁷⁵. Le régime implacable des évolutions phoniques⁷⁶ est perçu comme une dégénérescence constante. De par sa nature aveugle, l'évolution phonétique produit des «mutilés» phonétiques et provoque des collisions homonymiques. Or, si la *loi phonique* est une notion-clé dans la doctrine gilliéronienne, ce n'est que pour les conséquences qui en découlent, c'est-à-dire les états pathologiques qui *nécessitent* une action de réparation.

L'évolution du langage aboutit, dans l'optique de Gilliéron, à une contrainte «physique»: le côté formel et le côté sémantique de la langue sont atteints⁷⁷, de manière contraignante, par l'évolution. Or, comme le langage est un instrument, cette évolution contraignante est ressentie comme une pression psychique et plus particulièrement comme une pathologie: la langue, instrument menacé dans son fonctionnement par l'évolution, doit être «réparée»⁷⁸. C'est dans ce travail de réparation que réside la liberté du locuteur, qui pour le reste est contraint par le système linguistique et par les évolutions affectant ce système⁷⁹. Cet état pathologique où se trouve la langue est le résultat de l'évolution de formes, le plus souvent sous l'influence de développements spontanés ou conditionnés de sons, mais parfois aussi de développements morphologiques ou de «situations»⁸⁰ sémantiques (ou sémantico-formelles). Gilliéron observe que l'action des

⁷³ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 261.

⁷⁵ Gilliéron 1915, vol. I, p. 14.

⁷⁶ Nous avons systématisé l'opposition entre *évolution* et *changement*; en fait, Gilliéron utilise aussi «changement phonique» là où il s'agit d'une *évolution* incontrôlée (et destructrice). Cf. la citation suivante: «Ces mots [du stock lexical latin local. – P.S.] se sont modifiés sans doute, mais par des changements progressifs et réguliers: ils représentent pour chaque parler la tradition phonétique locale. Pour un même phonème latin placé dans les mêmes conditions ils présenteront tous des produits identiques; ils constituent, en regard d'une série homophone latine, une série patoise homophone» (Gilliéron, Roques 1907, p. 119). J. Gilliéron et M. Roques se montrent ici fidèles à la croyance néo-grammairienne en l'uniformité locale des traitements phoniques, mais le contexte d'insertion épistémologique vient diminuer ce caractère de fidélité: Gilliéron (qui s'intéresse non aux évolutions d'étymons, mais aux histoires de mots) voit l'évolution régulière comme un processus incontrôlé: son attention se porte vers le terrain fertile des changements lexicaux, qui eux sont des processus d'interventions par les locuteurs dans les parlers.

⁷⁷ Cf. Gilliéron 1918, p. 258-259: «L'état pathologique a été engendré d'une part par la convergence en un même point de l'action des lois mécaniques (collision formelle des mots), d'autre part par la convergence en un même point de perceptions et de conceptions psychologiques (collision sémantique dans un mot)».

⁷⁸ «La langue n'est-elle pas un instrument qu'il faut réparer, quand il est faussé?» (Gilliéron 1923, p. 25); «[L]e langage est ainsi l'objet d'une étude incessante, d'un travail d'amélioration et de retouche» (Gilliéron, Roques 1907, p. 143).

⁷⁹ Sur la dialectique de la contrainte et de la liberté chez Gilliéron, cf. les remarques de J.-P. Chambon et P. Swiggers (Chambon, Swiggers 1995, p. 489-492) et l'analyse détaillée de P. Lauwers (Lauwers 2002).

⁸⁰ Gilliéron a insisté sur le fait qu'un mot qui n'a pas une sémantique fermement établie se prête plus facilement à des processus amenant une pathologie du langage (cf. Gilliéron 1923, p. 108).

lois phoniques – c'est-à-dire l'évolution régulière du langage – aboutit à un «charabia» et à des dommages: «Nous croyons prétendre qu'il n'est aucune loi phonétique qui, dans le long cours d'un parler, s'effectue sans causer des dommages nécessitant une œuvre de réparation et des modifications de tout ordre»⁸¹.

Au total, on peut relever chez Gilliéron sept types d'évolutions engendrant une pathologie du langage:

- 1) l'homonymie⁸² (ou le télescopage de formes) et la mutilation;
- 2) l'irrégularité morphologique;
- 3) la synonymie;
- 4) la sursaturation sémantique;
- 5) la transgression des contraintes dérivationnelles;
- 6) la perte de transparence étymologique;
- 7) le déséquilibre entre désignation et conceptualisation.

Les états pathologiques sont intenables parce qu'ils vont à l'encontre de deux principes: l'un, qui est de l'ordre des grandes chaînes évolutives (englobant aussi les changements volontaires), et qu'on pourrait envisager comme un principe de nivellement, à savoir la régularisation, et l'autre, qui est de l'ordre de l'intervention volontaire, et qu'on pourrait désigner comme un principe d'efficacité, à savoir «le besoin de distinguer les uns des autres des homonymes de sémantique différente et des sémantiques différentes dans un seul et même mot»⁸³.

C'est face à ce sentiment de gêne, de pression psychique engendrée par l'état pathologique de la langue que le locuteur intervient: le changement linguistique – par lequel on passe à un nouvel état – est une activité consciente, une véritable intervention thérapeutique. Celle-ci peut se faire par le recours à l'emprunt – solution parfois utile, mais que Gilliéron considère comme l'indice d'un manque de vitalisme dialectal –, ou par l'exploitation de moyens du «fonds indigène». Dans ce dernier cas, plusieurs possibilités se présentent et on peut relever⁸⁴ dans les écrits de Gilliéron neuf moyens thérapeutiques «intrinsèques»:

- 1) la substitution lexicale;
- 2) l'étymologie populaire;
- 3) la restauration phonétique;
- 4) la thérapeutique flexionnelle;
- 5) l'analogie;

⁸¹ Gilliéron 1915, vol. I, p. 4.

⁸² L'œuvre de Gilliéron a mis en relief l'importance de l'homonymie dans la vie du langage. «C'est par centaines que se chiffrent les substitutions à des mots 'indésirables' pour cause de pléthore sémantique, par centaines même celles qui ont pour cause la collision homonymique. Cette dernière catégorie de substitutions est généralement niée, et cette négation repose sur la constatation que l'homonymie est fréquente dans la langue. Singulier raisonnement: la catastrophe n'a pas eu lieu, parce qu'il y a eu de nombreux rescapés!» (Gilliéron 1918, p. 263).

⁸³ *Ibid.*, p. 258.

⁸⁴ Cette liste a été établie à partir d'une lecture cumulative de l'œuvre de Gilliéron; l'auteur lui-même n'a pas dressé un inventaire global des moyens thérapeutiques.

- 6) la morphologie lexicale (dérivationale);
- 7) la différenciation syntaxique;
- 8) l'exploitation d'un état de fluctuation⁸⁵;
- 9) la dilatation sémantique.

Le changement linguistique participe de l'aspect psychologique individuel et de l'aspect social du langage. Il se déroule dans le cerveau (en tant que siège du psychisme humain) et non dans les organes phona-teurs⁸⁶; sa nature essentielle est d'être un changement non pas de sons, mais de *mots* (particuliers)⁸⁷. C'est ici qu'intervient la «personnalité» des mots⁸⁸: face à la pression exercée par l'évolution phonique, chaque mot (de la série homophone, porteuse du phonème en question) réagit différemment, selon sa «personnalité lexicale»⁸⁹. Cette personnalité comporte plusieurs aspects relevant de divers plans; la somme de ces traits conditionne la «puissance de réaction» du mot face à la loi⁹⁰. La langue ne procédant pas par sauts dans son développement, Gilliéron décrit la vie des mots en termes de continuité et de répercussion propagée: «Dans le monde lexical, il ne se produit pas la plus légère vibration qui n'ait sa répercussion dans le milieu où elle se produit, et si l'élément vibrant a cessé de vibrer, les ondes qui en sont émanées sont là pour témoigner de son existence»⁹¹.

Cette citation, tirée d'une publication tardive de Gilliéron, témoigne du glissement des idées de Gilliéron vers une conception diffusionniste. À partir de son grand travail, riche en hypothèses spéculatives et en formulations très nuancées, sur les désignations de l'abeille⁹², l'auteur a échafaudé une conception qu'on peut qualifier de «diffusionniste»:

⁸⁵ On y a recours quand les autres moyens thérapeutiques s'avèrent inefficaces; il s'agit d'une thérapeutique qu'on pourrait appeler «homéopathique» en ce qu'elle tire un rendement fonctionnel de l'état pathologique.

⁸⁶ Gilliéron 1918, p. 223-224 et 1919, p. 66-67.

⁸⁷ Cf. le renversement de perspective qui est formulé dans Gilliéron 1921, p. 73: «Est-ce la phonétique qui permet de retracer l'histoire des mots, et ne serait-ce pas les mots qui permettent de retracer leur histoire et d'établir les lois phonétiques?». Cf. aussi la citation suivante: «Vous travaillez à l'étymologie, mais souvenez-vous que le peuple y a travaillé avant vous. Souvenez-vous que les étymologies que vous présentent vos professeurs ne sont que le point de départ d'un mot français, qu'une fois détaché de sa souche, le mot est un oiseau qui a pris sa volée et suit les chemins que lui dictent les conditions atmosphériques de l'espace aérien et les rencontres qu'il peut y faire. Ne vous contentez pas de faire l'histoire d'un mot, pareillement à celle que ferait un historien littéraire, qui retracerait la vie d'un homme célèbre en ces termes: Balzac, sur les genoux de sa nourrice, portait une robe bleue, rayée de rouge. Il écrivit la *Comédie humaine*. Ne soumettez, provisoirement, à l'observation phonétique que ce que vous croyez qui échappe à l'observation historique, en vous souvenant toujours que votre ennemi, c'est l'inconnu, l'impénétrable pour le linguiste, c'est le mystère physiologique, et que ce mystère ne pourra se révéler comme impénétrable qu'en reculant d'abord les bornes à l'aide de l'histoire et du raisonnement» (Gilliéron 1919, p. 132-133).

⁸⁸ Sur cet aspect, cf. Lauwers, Swiggers 2002b, p. 123-126.

⁸⁹ Gilliéron, Roques 1908-1909, p. 24.

⁹⁰ Pour une étude détaillée de certains cas, cf. *ibid.*, p. 24-25 et Gilliéron 1923, p. 134-135.

⁹¹ Gilliéron 1922, p. 65.

⁹² Gilliéron 1918.

«[C]ombien dès lors il faut peu de chose pour faire naître une loi qui, prenant naissance en un ou deux mots, se répercute sur toute la masse linguistique phonétiquement congénère.

Ne serait-ce pas là l'origine même de bien des lois phonétiques qui commencent par un mot, et finiraient par s'appliquer à tous ceux qui ont le caractère modifiable de la modification apportée à ce mot?»⁹³.

Cette nouvelle orientation se caractérise par trois traits: 1) le mot ne constitue plus un frein (par sa «personnalité lexicale»), mais bien le levier d'une évolution, et cela grâce à 2) l'analogie, dont l'action n'est plus vue comme inhibitrice; 3) l'attention de Gilliéron s'est déplacée vers la première manifestation de ce qui pourrait devenir une loi phonique. La réalisation effective des lois est conçue ici comme une progression: la régularité est l'effet d'une propagation. Bien des lois phoniques prendraient naissance dans un point particulier du lexique. Il appartient dès lors au linguiste de localiser la source de ce mouvement de propagation.

Cette conception diffusionniste est reprise au plan du changement linguistique: celui-ci, prenant son point de départ dans une réaction consciente contre un état pathologique de la langue (comme instrument de communication), ne peut se réaliser que par le contact des milieux sociaux. Les retouches et remaniements phonétiques ou sémantiques que subissent les mots sont en rapport avec le statut des milieux sociaux⁹⁴ et la propagation des changements prend des aspects différents selon les liens rattachant les parlers entre eux: «Les produits de l'œuvre de réparation lexicale se répandent à des allures différentes, selon le degré d'étroitesse des liens qui rattachent les parlers isolés et plus ou moins inactifs à des parlers directeurs»⁹⁵.

Vu la nature sociale de l'histoire des mots, les langues ne peuvent être conçues comme le produit d'une tradition phonétique pure. Gilliéron substitue au dogme de la régularité phonétique une conception sociale du changement linguistique, affirmant que la langue s'adapte au besoin du moment⁹⁶: «Quiconque a lu avec attention les vicissitudes qu'a traversées

⁹³ *Ibid.*, p. 199.

⁹⁴ Gilliéron 1919, p. 133.

⁹⁵ Gilliéron 1918, p. 58.

⁹⁶ Dans ces processus d'adaptation au besoin du moment, la langue (des patoisants) fait preuve de créativité, mais d'une créativité insouciance: «La création de termes patois, en opposition à l'adoption de termes français, va de pair avec l'esprit conservateur du patois, et la faculté créatrice se manifeste, fût-ce même au détriment de la clarté linguistique, dût-elle même produire d'intolérables équivoques, pareilles à celle que produisit *mouche-ep* en devenant *mouchette*. Elle opère naïvement, sans penser aux lendemains et aux inconvénients qui résultent de son imprévoyance. C'est ainsi que l'aire *apis*, ne pouvant tirer de son "mèche" patois (FARET), pas plus que de ses "allumer", une diminutivité susceptible d'être "méchette-allumette", la tire du mot français MÉCHE, dans lequel elle croit reconnaître "ce que l'on mouche", et en fait naïvement MOUCHE qui lui donnera un MOUCHETTE "méchette-allumette"» (Gilliéron 1923, p. 95). Cf. aussi Gilliéron 1922, p. 12-13 à propos des créations moins durables que font les patois en comparaison avec la langue littéraire (cf. *ibid.*, p. 48).

apis pour aboutir à *abeille* en français comprendra aisément qu'il faut à la langue une bonne raison pour qu'elle se modifie»⁹⁷.

6. POUR CONCLURE

L'œuvre de Gilliéron n'est pas sans failles: on a critiqué, non sans raison, les déficiences dans la préparation et l'exécution des enquêtes, les erreurs de perception / transcription, les défauts dans le schéma interprétatif, souvent très spéculatif⁹⁸, ou encore les attaques injustifiées contre l'étymologie «des étymologistes» (celle des spécialistes de la grammaire historico-comparative) et la défense, parfois aveuglée, de «l'étymologie du peuple»⁹⁹. Et on peut regretter aussi que Gilliéron ne nous ait pas laissé un exposé d'ensemble de sa «géobiologie linguistique»: il n'était pas théoricien, et sa réflexion sur la vie du langage a été en constante évolution, dans une lutte continue entre l'auteur et les mots, entre l'auteur et ses contradicteurs, entre l'auteur et lui-même...

Mais il faut savoir gré à Gilliéron d'avoir mis en place une conceptualisation dynamique pour les travaux de dialectologie et de géographie linguistique: une conceptualisation qui s'articule autour de la langue comme instrument de communication.

En tant qu'outil communicatif, la langue doit en premier lieu être efficace, selon Gilliéron. Or, l'efficacité dépend de principes dont la non-réalisation constitue une entrave au fonctionnement optimal de la langue. Ces principes sont: l'univocité, la régularité (transparence et conformité morphologiques), l'économie, la transparence étymologique et l'équilibre entre réalité désignée et conceptualisation.

De plus, le langage est un «être» psychique, ce qui implique qu'il a une existence réelle et une existence virtuelle. Pour Gilliéron, la langue a deux faces: une face *manifeste*, réelle, «en acte», et une face *latente*, virtuelle, en gestation ou «en gésine»¹⁰⁰. Tout fait linguistique, avant de se réaliser (formellement et sémantiquement), a eu une existence «mentale», «idéale». Or, les mots qui restent dans les limbes, les «fantômes», ne manquent pas d'exercer une influence sur l'activité linguistique des locuteurs.

Gilliéron distingue les «fantômes» qui peuvent prendre corps et ceux qui sont condamnés à une existence idéale. Ces derniers sont de purs construits théoriques¹⁰¹: s'ils se lexicalisaient, ils transgresseraient les

⁹⁷ Gilliéron 1919, p. 43.

⁹⁸ Cf. par exemple Gilliéron 1918.

⁹⁹ Cf. surtout Millardet 1923 (cf. Swiggers 2009).

¹⁰⁰ Gilliéron 1912, p. 11; 1915, p. 23; 1921, p. 57 et 1922, p. 25.

¹⁰¹ Ils ont donc une valeur explicative réelle. Cf. le cas du fantôme *saim* postulé par Gilliéron: *essaim* est devenu *saim* «effectivement peut-être seulement un jour, une heure, mais c'est ce qu'il a fait assurément en théorie tout au moins. Il n'existe nulle part, mais il a peut-être existé et

principes qui régissent la langue (comme par exemple certaines régularités dérivationnelles). Tous les fantômes contraints à rester en gestation sont dus à la dérivation instantanée, à l'analogie ou à l'étymologie populaire: il s'agit de créations entraînées par une force presque incontrôlée, mais contrecarrées par la réticence devant l'homonymie et le bi-sémantisme, et par les contraintes dérivationnelles. Ils ne passent pas le filtre de la conscience des locuteurs.

Quant aux fantômes qui peuvent prendre corps, Gilliéron distingue a) une réserve générale, qui devient «effective» dès qu'il y a détresse lexicale¹⁰²; b) le recours possible à des formules explicatives (cf. les formules «*mouche*» ou «*mouche à miel*» pour désigner l'abeille); c) un trésor lexical latent qui résulte de croisements et d'hypercorrections.

Cette «visée du langage par ses deux faces» explique pourquoi on trouve constamment chez Gilliéron un dépassement épistémologique des termes contraires (abstrait)¹⁰³: entre loi phonique et analogie, entre l'homonymie et la polysémie, entre le régulier et l'irrégulier, les bornes ne sont pas, dans la réalité concrète et quotidienne, très nettes. Gilliéron ne fut pas un linguiste de structures figées, de systèmes rigides: au cœur de son œuvre et de sa réflexion se trouvent les couches *flexibles* de locuteurs et de traditions de la parole, d'activités et de comportements de sujets linguistiques vis-à-vis d'une évolution complexe qui affecte les patois, dans leurs rapports mutuels et dans leurs contacts avec une langue nationale faisant d'incessants progrès¹⁰⁴. La linguistique gilliéronienne apparaît ainsi comme une description et une explication (par démontage – exercice qui est nécessairement spéculatif!) des forces d'action et de réaction sur la plage continue des générations de locuteurs.

© Pierre Swiggers

certainement a existé idéalement, car sans lui ESSAIMER ne serait pas devenu SAIMER. ESSAIM «abeille» est devenu SAIM «abeille» toutes les fois qu'il a pu et partout où il a pu le devenir» (Gilliéron 1918, p. 112).

¹⁰² Cf. Gilliéron 1921, p. 57: «Dans la langue latente, en gésine, où la langue vivante va chercher des mots, lorsqu'un de ses éléments vient à succomber, et d'où elle les appelle à prendre part à sa lexicalité, JEUNE, appelé par ESSAIM qui est un groupe de jeunes abeilles, était un candidat désigné à la succession d'«abeille», aussi bien que JEUNE, appelé par OISEAU (qui était «père et mère d'oiseaux») était un candidat désigné à la succession d'«oiseau»».

¹⁰³ Cf. Gilliéron 1923, p. 29-30: «La langue n'est pas que le produit d'un travail machinal, elle est aussi le produit d'un travail raisonné, critique. L'étude séparée de l'un ne peut se faire qu'au détriment de l'autre. Il importe de ne point les séparer et de chercher à en faire exactement la part».

¹⁰⁴ Là aussi, Gilliéron dégage une dialectique entre *invasion* et *résistance*: «À l'époque où le français s'infiltré dans le patois qui l'absorbe, succède une époque où patois et français se scindent de plus en plus nettement. Ceci est conforme à une disparition lente des patois devant le français: à la suite de l'abandon progressif du patois par l'élément cultivé de la société, l'infiltration du français dans le patois fait place, sans que je veuille exclure d'autres conséquences, à une scission des deux parlers, qui dès lors sont en antagonisme. À l'invasion du français, parlé parallèlement avec le patois, réplique alors une opposition patoise, qui s'alimente naturellement à une source restée à l'écart de cette invasion» (*ibid.*, p. 96).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TRAVAUX DE JULES GILLIÉRON¹⁰⁵

- , 1880: *Le patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*. Paris: Vieweg
- , 1881: *Petit atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône)*. Paris: Champion
- , 1883: «[Compte rendu de] Charles Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Étude de phonétique et d'ethnographie* [...] (1882)», in *Romania*, 1883, № 12, p. 393-403
- , 1896: «Notes dialectologiques», in *Romania*, 1896, № 25, p. 424-440
- , 1902: *Atlas linguistique de la France: Notice servant à l'intelligence des cartes*. Paris: Champion
- , 1902-1910 (avec E. Edmont): *Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion (17 vol.; 1920 cartes) (*Table de l'Atlas*: publiée en 1912)
- , 1905 (avec J. Mongin): *Étude de géographie linguistique. «Scier» dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*. Paris: Champion
- , 1907 (avec M. Roques): «Études de géographie linguistique», in *Revue de philologie française et de littérature*, 1907, № 21, p. 107-149
- , 1908-1909 (avec M. Roques): «Les noms gallo-romans des jours de la semaine», in *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques*, 1908-1909, p. 5-30 [première publication in *Revue de philologie française et de littérature*, 1908, № 22, p. 268-290]
- , 1912: *Étude de géographie linguistique: L'aire clavellus d'après l'Atlas linguistique de la France. Résumé de conférences faites à l'École Pratique des Hautes Études en 1912*. Neuveville: Beerstecher
- , 1912 (avec M. Roques): *Études de géographie linguistique d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion
- , 1915: [*Étude de géographie linguistique.*] *Pathologie et thérapeutique verbales*, vol. I-II. Neuveville: Beerstecher
- , 1915 (avec E. Edmont): *Atlas linguistique de la France: Corse*. Paris: Champion
- , 1918: *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris: Champion
- , 1919: *Étude sur la défektivité des verbes. La faillite de l'étymologie phonétique*. Neuveville: Beerstecher

¹⁰⁵ Pour une bibliographie de l'œuvre de Gilliéron, cf. Roques 1930 et Lauwers, Swiggers 2002a.

- , 1921: *Pathologie et thérapeutique verbales*. Paris: Champion
- , 1922: *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*. Paris: Champion
- , 1923: *Thaumaturgie linguistique*. Paris: Champion

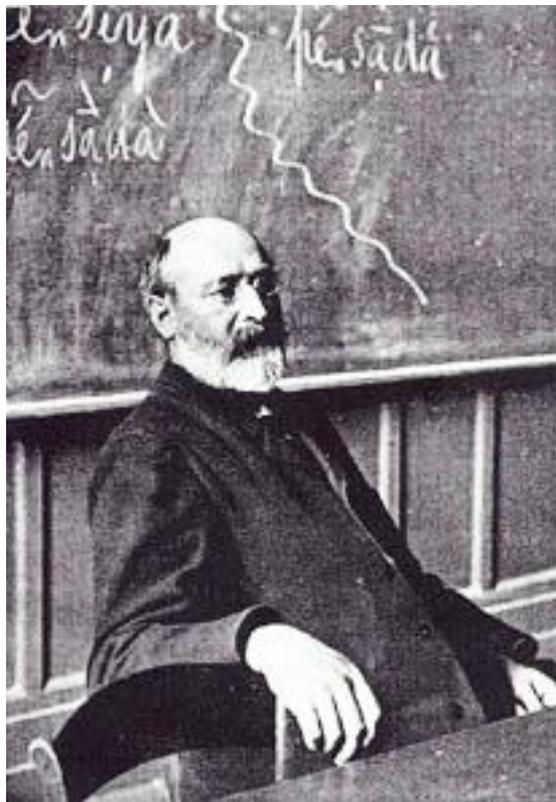
AUTRES SOURCES

- AYER Cyprien, 1878: *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand*. Neuchâtel: Attinger
- BLOCH Oscar, 1929: «Jules Gilliéron et l'Atlas linguistique de la France», in *La Revue de Paris*, 1^{er} février 1929, p. 642-658
- BLOOMFIELD Leonard, 1933: *Language*. New York: Holt, Rinehart & Winston [rééd. Chicago: University of Chicago Press, 1984]
- BRUN-TRIGAUD Guylaine, LE BERRE Yves, LE DÛ Jean, 2005: *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*. Paris: Éditions du Centre des Travaux historiques et scientifiques
- CHAMBON Jean-Pierre, SWIGGERS Pierre, 1995: «Autoperception d'une genèse: fragment d'une conférence inédite de Walther von Wartburg sur le FEW (1951)», in *Revue de linguistique romane*, 1995, № 59, p. 483-501
- CHAURAND Jacques, 2002: «L'étymologie selon Gilliéron», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 149-165
- DESMET Piet, LAUWERS Peter, SWIGGERS Pierre, 2000: «Le transfert du "modèle allemand" et les débuts de la dialectologie française», in Englebert A., Pierrard M., Rosier L., van Raemdonck D. (éds), *Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Bruxelles, 1998)*, vol. I. Tübingen: Niemeyer, p. 191-196
- , 2002: «Le développement de la dialectologie française avant et après Gilliéron», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 17-64
- DESMET Piet, SWIGGERS Pierre, 1990: «Gaston Paris en zijn contacten met Belgische filologen», in *De Brabantse folklore en geschiedenis*, 1990, № 265, p. 64-71
- GAUCHAT Louis, JEANJAQUET Jules, 1920: *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. II. Neuchâtel: Attinger
- HILLEN Wolfgang, 1973: *Sainéans und Gilliérons Methode und die romanische Etymologie*. Bonn: Romanisches Seminar der Universität
- HOCKETT Charles F., 1984: «Preface», in Bloomfield [1933], rééd. 1984, p. IX-XIV
- JABERG Karl, JUD Jakob, 1928: *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument. Kritische Grundlegung und Einführung in den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*. Halle: Niemeyer

-
- , 1928-1940: *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (AIS)*, t. 1-8. Zofingen – Halle: Niemeyer
- LAUWERS Peter, 2002: «Jules Gilliéron: contrainte et liberté dans le changement linguistique», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 79-112
- LAUWERS Peter, SIMONI-AUREMBOU Marie-Rose, SWIGGERS Pierre (éds), 2002: *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*. Leuven et al.: Peeters
- LAUWERS Peter, SWIGGERS Pierre, 2002a: «Jules Gilliéron: Essai de bibliographie», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 189-212
- , 2002b: «Jules Gilliéron et les lois phoniques: la problématique du changement linguistique», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 113-148
- (éds), 2010: *L'œuvre grammaticale et linguistique de Léon Clédat*. Leuven et al.: Peeters
- MARTEL Julien, 1959: «Hommage à Edmond Edmont», in *Orbis*, 1959, № 8, p. 7-28
- MEILLET Antoine, 1908: *Les dialectes indo-européens*. Paris: Champion
- , 1911: «Différenciation et unification dans les langues», in *Scientia*, 1911, № 9, p. 402-419 [repris in Meillet 1921b, p. 110-129]
- , 1916: «[Compte rendu de] J. Gilliéron, *Étude de géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales. I. Chair et viande. La neutralisation de l'article défini. À propos de CLAVELLUS*. [Neuveville, 1915]», in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1916, № 20, p. 65-67
- , 1918: «Les parentés de langues», in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1918, № 21, p. 9-15 [repris in Meillet 1921b, p. 102-109]
- , 1921a: «J. Gilliéron et l'influence de l'étude des parlers locaux sur le développement du romanisme», in Meillet 1921b, p. 305-309
- , 1921b: *Linguistique historique et linguistique générale*, vol. I. Paris: Champion
- , 1925: *La méthode comparative en linguistique historique*. Paris: Champion
- , 1931: «Sur une période de bilinguisme en France», in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1931, № 1, p. 29-38 [repris in Meillet 1936, p. 90-98]
- , 1932: «Préface», in Bloch O., von Wartburg W. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris: P.U.F., p. VII-XVII [repris in Meillet 1936, p. 138-151, sous le titre «Sur l'étymologie du français»]
- , 1933: «Sur le bilinguisme», in *Journal de psychologie*, 1933, № 30/1-4, p. 167-171 [repris in Meillet 1936, p. 99-103]

- , 1936: *Linguistique historique et linguistique générale*, vol. II. Paris: Klincksieck
- MILLARDET Georges, 1923: *Linguistique et dialectologie romanes: Problèmes et méthodes*. Montpellier – Paris: Société des Langues Romanes – Champion
- PARIS Gaston, 1881: «[Compte rendu de] L. Adam, *Les patois lorrains* [Nancy – Paris, 1881]», in *Romania*, 1881, № 10, p. 601-609
- , 1888: «Les parlers de France», in *Revue des patois gallo-romans*, 1888, № 2, p. 161-175
- POP Sever, 1927: «Jules Gilliéron», in *Dacoromania*, 1927, № 4, p. 1531-1537
- , 1950: *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*. Première partie: *Dialectologie romane*. Deuxième partie: *Dialectologie non romane*, vol. 1-2. Louvain: Centre International de Dialectologie générale
- POP Sever, POP Rodica Doina, 1959: *Jules Gilliéron: vie, enseignement, élèves, œuvres, souvenirs*. Louvain: Centre International de Dialectologie générale
- ROQUES Mario, 1926: «Jules Gilliéron», in *Romania*, 1926, № 52, p. 219-221
- , 1930: *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron*. Paris: Droz
- SIMONI-AUREMBOU Marie-Rose, 2002: «Jules Gilliéron et Edmond Edmont: aperçus sur l'enquête de l'ALF», in Lauwers, Simoni-Aurembou, Swiggers (éds), 2002, p. 65-77
- SPITZER Leo, 1926: «Jules Gilliéron», in *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1926, № 48, p. 506-511
- SWIGGERS Pierre, 1985: «La linguistique historico-comparative d'Antoine Meillet: théorie et méthode», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1985, № 39, p. 181-195
- , 1991: «Le travail étymologique: typologie historique et analytique, perspectives, effets», in Chambon J.-P., Lüdi G. (éds), *Discours étymologiques. Actes du colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*. Tübingen: Niemeyer, p. 29-45
- , 2000: «La canonisation d'un franc-tireur: Hugo Schuchardt et la romanistique», in Dahmen W. et al. (éds), *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*. Tübingen: Narr, p. 269-304
- , 2009: «Linguistique et dialectologie romanes: l'apport de Georges Millardet», in *Dacoromania*, 2009, serie nouă, № 14/1, p. 11-24
- , 2012: «La dimension sociale de la langue et de la linguistique chez Saussure: fondements et apories d'un programme de linguistique générale», in Orioles V. (éd.), *Per Roberto Gusmani. Linguistica storica e teorica*, vol. 2. Udine: Forum, p. 385-397

— TERRACINI Benvenuto Aaron, 1926: «Jules Gilliéron», in *Archivio Glottologico Italiano*, 1926, № 21, p. 152-163



Jules Gilliéron (1854-1926)



Edmont Edmond (1849-1926)